

« Le Rêve de Pinocchio »

Guylaine Massoutre

Numéro 81, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25528ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Massoutre, G. (1996). Compte rendu de [« Le Rêve de Pinocchio »]. *Jeu*, (81), 160–162.

« Le Rêve de Pinocchio »

Texte et mise en scène : Gérard Bibeau. Conception visuelle : Josée Campanale ; éclairages : Jean Hazel ; musique : Robert Caux. Avec Martin Genest et Agnès Zacharie. Production du Théâtre de Sable, présentée à l'Espace la Veillée du 16 octobre au 3 novembre 1996.

Boîte à malice

La complicité qui unissent Gérard Bibeau et Josée Campanale, du Théâtre de Sable, avec le public des enfants comme des grands est une nouvelle fois confirmée par *le Rêve de Pinocchio*, conte classique revu et corrigé par un dialogue imaginaire, écrit par Gérard Bibeau. Celui-ci s'est plu à faire côtoyer Collodi avec Charles Perreault, les frères Grimm et Andersen. C'est par l'entremise du disert Pinocchio que se rencontrent les Trois Petits Cochons et le Loup, le Petit Chaperon rouge, sa Grand-Mère et encore le Loup, l'inébranlable Soldat de Plomb et sa Danseuse, et bien sûr Gepetto, dont on aura doublé la figure paternelle de Parques bienveillantes, pour compléter un tableau qui sorte un peu du cadre.

D'un tel projet, on aurait pu craindre le « bariolage » esthétique. L'astuce, c'est que Gérard Bibeau a placé résolument tous ces personnages sympathiques mais connus dans leur nouvel espace commun, ce théâtre qui les anime, pour leur faire tenir non seulement leur rôle, mais celui d'un autre personnage du conte,

tout en les laissant deviser, entre les conventions de l'histoire classique, des pouvoirs de la scène – rêve, illusion, magie, facticité, fugacité. Ces petits personnages usés rebondissent hors de la boîte à surprise en suscitant une délicieuse surprise, qui tient à la fois à la tendresse qui les entoure, à l'humour léger qui les décale de leur histoire et à la remarquable inventivité qui leur prête vie.

Installons-nous pour le spectacle. Sur la scène ouverte, joliment orangée, sont déposées les marionnettes : Pinocchio perché sur un arbre, Gepetto le vieil artisan, une douce fée aux tresses blondes, un minuscule soldat de plomb, une ballerine miniature, de jolis masques de renard, de loup, de chat, et même des « loups » pour les yeux des trois cochons, attendent la main et la voix secourables qui donneront le signal de l'entrée dans le royaume magique. On ne saurait trop louer la beauté des marionnettes, des décors et des accessoires, réalisés par Josée Campanale et Gérard Bibeau, ni trop s'émerveiller du bonheur ravissant de partager, adultes, l'illusion des enfants dans ce spectacle envoûtant.

Les comédiens Martin Genest et Agnès Zacharie, de leurs voix modulées et changeantes, se sont mêlés aux personnages avec une déconcertante facilité ; la complicité entre l'adulte et l'enfant atteignait ici son plus haut degré de perfection : seul le conteur établit avec son public un tel rapport de séduction. Mais le théâtre offre son lieu au conteur pour qu'il l'habite et non pour qu'il le traverse dans le noir. Aussi les gestes habiles, souvent rapides, et les décors, mobiles et stylisés, relaient-ils la parole inspirée dans l'illusion qui déplace le regard du spectateur du visage de l'acteur vers les multiples supports qui illustrent son histoire.

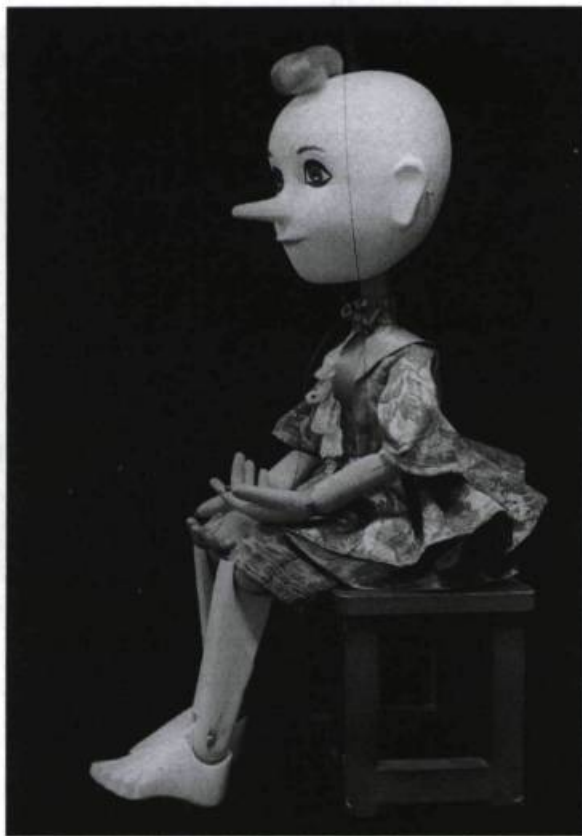


Photo : Claire Morel.

Ainsi, Pinocchio est le narrateur du conte ; il a obtenu des Parques le privilège de changer le cours de son destin. Les fils sont multiples : il y a ceux au bout desquels s'anime Pinocchio, celui que tisse une Parque, celui qui fait danser la ballerine ; c'est aussi le fil symbolique de l'histoire qui nous relie aux contes de notre enfance. Pinocchio, en balade dans la forêt, rencontre trois cochons prêts à jouer leur pièce favorite ; ceux-ci lui confient le rôle de narrateur. Le théâtre s'installe, grâce à ces boîtes qui s'ouvrent devant chaque petit cochon en guise de loge et qui se replieront bientôt comme des chapiteaux de baladins. De chaque loge descend alors un chemin sur lequel l'animal construit sa maison. Quand le loup emporte les fantaisies ca-

précieuses des cochons dans son souffle tempétueux, Pinocchio s'interpose pour jouer le rôle du loup : le dénouement classique s'en trouve perturbé, empêché, et l'histoire rebondit auprès du chat et du renard, qui envoient le pantin planter ses pièces d'or, récompense distribuée par les cochons, pour les faire fructifier dans le champ voisin.

En route, Pinocchio rencontre le soldat et la ballerine, tandis qu'il poursuit son rêve de déclarer son amour au Chaperon rouge. L'histoire saute ainsi d'allusion en allusion, références parfois un peu complexes pour de très jeunes enfants toutefois émerveillés par la beauté du spectacle. L'écriture postmoderne – qui l'eût crue possible dans ce genre ! – déploie ses caractéristiques : références intertextuelles, pastiches

et dérision, connaissances éclatées, réécriture et agencements libres, inattendus ou simplement différents. Le rythme rapide des séquences et des trouvailles de manipulation, comme des changements de décors, ne laisse guère aux petits le temps de s'attarder sur les mobiles des actants ; l'effet de surprise ne compense pas tout à fait le risque de leur faire perdre le sel de la composition : on pense alors que le public le plus susceptible d'en profiter demeure celui des grands. Mais c'est oublier que les jeux d'enfants sont eux-mêmes faits de sautes d'humeur et d'interventions inopinées de l'imagination et que, vu de l'extérieur, le déroulement de leurs jeux mélange les imitations sages et les rebondissements imprévisibles.

Dans le bonheur du spectacle, ce jeu de théâtre invite le spectateur à proposer lui-même sa version des événements. Pinocchio, l'enfant auquel s'identifie aisément le jeune spectateur, conclut : « Les masques ne me font plus peur. Je vous ai rencontrés le temps d'une histoire... » Ce spectacle, partagé entre le travail inventif des illusions – il nous installe merveilleusement devant des micro-récits – et l'art de les déconstruire, n'a de sens que si l'enfant peut à son tour rêver autour des contes évoqués. Le spectacle doit se prolonger au-delà du théâtre dans les conversations, les jeux, les rêves, bref dans toutes ces variantes qui n'en finissent pas d'explorer la richesse des contes populaires.

Lorsque Pinocchio retrouve Gepetto, signe que l'histoire est finie, il nous reste au fond du cœur un foisonnement d'images et de péripéties qui ont bougé autant que les décors. Pinocchio peut bien être las de tant d'aventures ; Collodi lui en avait réservé de plus cruelles, en 1883. Mais Pinocchio aujourd'hui n'est plus un impertinent garnement sur lequel s'acharne le mauvais sort ; c'est un jeune qui prend sa vie en mains, avec bonheur lorsqu'il s'entend avec le Chaperon rouge, sans succès devant la passion tragique de Soldat, comme si les contes eux-mêmes avaient connu un destin distinct (selon leur degré de familiarité ou d'obscurité) dans la culture occidentale. La leçon de Collodi, qui fait de la marionnette un enfant à la fin de son livre, n'est peut-être pas étrangère à la lecture, résolument optimiste, onirique et enchantée, de l'excellent Théâtre de Sable.

Guylaine Massoutre

« Matines : Sade au petit déjeuner »

Texte de Robert Gravel et de Jean-Pierre Ronfard. Avec Chantal Bisson, Robert Gravel, Danielle Proulx, Jean-Pierre Ronfard et Daniel Ross. Production du Nouveau Théâtre Expérimental, présentée à l'Espace Libre du 3 au 14 juin 1996 et, en reprise, du 26 mai au 6 juin 1997, avec Paul Savoie dans le rôle tenu par Robert Gravel.

*Cet article a été écrit avant le décès de
Robert Gravel.*

Lectures de Sade

Au printemps de 1996, pendant deux semaines, entre 7 h 30 et 8 h 30 (oui oui : le matin), juste avant de commencer leur journée, quelques dizaines de personnes se sont rassemblées pour un petit déjeuner d'une nature fort particulière au dernier étage de l'Espace Libre, rue Fullum. À l'ombre de la prison de Parthenais, on les avait conviées à entendre le plus célèbre prisonnier de la littérature française, le marquis de Sade, tout en leur offrant café, jus, fruits, confitures et croissants. Pour 8 \$, une double nourriture, pour l'esprit et pour le ventre : qu'exiger de plus ?

L'argument de la pièce tient en peu de mots. Quatre comédiens ont été engagés pour enregistrer des passages de *la Philosophie dans le boudoir* dans le cadre